

LIVRES

POÉSIE

Chants d'abandon

HUGUES CORRIVEAU

Beaux comme le sont toujours les mots venus des douleurs les plus profondes, les poèmes de Guy Cloutier, en pleine maturité, inscrivent sa misère d'être comme jamais auparavant, rejoignent l'universelle désolation du monde. Belle comme l'est la misère d'être, belle comme l'est l'urgence dans son cri, la voix du poète traverse l'espace arasé devant l'imminence d'une désertification des lieux.

A partir de la déception que lui cause l'effritement de sa propre vie, de ses rêves inassouvis, le poète tient le pari de la vérité, s'ouvre à d'autres misères plus catastrophiques, part de lui-même vers l'autre en son affliction. «*Des larmes / Voilà ce qu'il te reste à dilapider / Tu ne possèdes plus rien que tes larmes / Quand elles viennent d'elles-mêmes // Comme par méchanceté*», se dit-il. Toujours cette fervente détresse devant «*des êtres à qui on enlève l'enfance*».

L'enfance

en allée,

l'enfance noire

du temps

perdu.

Rasés, les

lieux; place

nette sous

les bombes.

Les paroles assument la catastrophe. Et la solution la plus inévitable paraît dérisoire au poète: «*Être là / Simplement être / Dans le maintenant // Quelle inconvenance / De douter / De cette appartenance.*»

La tragique question de l'utilité de vivre est posée, récurrente, devant la mort prochaine qui ne laisse rien aux futurs morts. Terrible lucidité, presque hallucinée. Les morts, les êtres. Terrible «*faire-part de peines*»! La nuit fantôme des errants, hantée par la mémoire et le présent, libère la peur animale qui hurle à travers les lieux dévastés.

Le poète, philosophe, n'a aucune pitié pour ce qu'il est devenu, pour ce qui a fui de lui, récupérant, ça et là, quelques bribes de voyages et de paysages, désespérant parfaitement devant l'inéluctable venue de la nuit, métaphore de l'avant-mort, de l'approche irrémédiable du désert.

On est dans le chagrin de durer. Au moment de rendre des comptes, le poète se questionne: «*N'entends-tu pas monter le cri de la terre / N'entends-tu rien de la terreur silencieuse / Comme un trop plein de larmes*». En effet, le poète est perdu dans un non-lieu définitif, «*Au milieu des étrangers / seuls comme des humains essouchés*». Renvoyé à son accablante solitude de vivant, le poète n'a d'autre choix que de dire son désarroi.



Guy Cloutier
Les chiens fous pleurent la nuit
Accompagné d'œuvres d'Alexa Daer

Collaborateur
Le Devoir

LES CHIENS FOUS PLEURENT LA NUIT

Guy Cloutier

Reproduction d'œuvres d'Alexa Daer

Le Noroît

Montréal, 2015, 72 pages



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Vincent Brault a concocté une sorte d'histoire de zombie, jouant en sourdine la réflexion philosophique.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Avoir mauvaise mine

CHRISTIAN DESMEULES

On se croit d'abord sur un champ de bataille dévasté de la Seconde Guerre mondiale, malgré les précisions du narrateur. Wiktor Kowalski, celui qui prend la parole, est mort au milieu de l'hiver, le 7 février 1941, avant d'être lentement avalé et encastré dans la terre «*comme dans un sarcophage*».

«*C'était noir. C'était silencieux. J'aurais dû m'ennuyer, mais je ne m'ennuyais pas. Comment est-ce que j'aurais pu? J'étais mort. Ou non. Je n'étais pas mort. Ou pas vraiment. Ou je ne sais pas. C'était difficile à dire.*» Un peu comme la prose de Vincent Brault dans ce premier roman, faite d'avancées et de reculs. À l'image du cadavre de Kowalski, qui multiplie comme un asticot ankylosé les mouvements et les tentatives pour se dégager du sol où il a été enseveli, faisant des exercices («*du tai-chi*», comme il le

dit), des vocalises, de l'humour.

Kowalski essaie de toutes ses forces d'extraire l'âme du corps, de quitter son propre cadavre. Par la bouche pleine de terre, par le nez ou par le cul, comme on expulse un pet. Rien à faire: la conscience demeure chevillée au corps. Pas d'âme flottante ici, pas de points de vue panoramiques ou de traversée des murs.

Mort-terrain

Mais l'histoire qui est au cœur du *Cadavre de Kowalski* se laisse elle-même déterrer lentement, un membre après l'autre. Nous sommes plutôt dans une mine, quelque part au Québec. Kowalski — ou son cadavre, ou les deux — réussira à se traîner hors du trou et à communiquer son histoire à une infirmière employée de la mine, Myriam, affectée par la disparition de sa nièce.

Il ne sait pas trop ce qui lui est arrivé. Un

coup de pioche derrière la tête? Une autopsie pourrait y conclure. Lorsque le cadavre de Kowalski raconte à Myriam avoir entendu les cris de détresse d'une fillette, le suspense s'installe.

Vincent Brault a concocté un drôle de roman, jouant en sourdine la réflexion philosophique et y saupoudrant quelques éléments un peu anachroniques. Une sorte d'histoire de zombie — les zombies ont la cote — qui allie crimes en série, flux de conscience faulknérien et une langue à la simplicité maniérée qui pourra faire penser à celle de Beckett.

Collaborateur
Le Devoir

LE CADAVRE DE KOWALSKI

Vincent Brault

Héliotrope

Montréal, 2015, 132 pages

LITTÉRATURE CANADIENNE

Écriture-thérapie, fiction ou vérité vraie?

DOMINIC TARDIF

L'auteure Marianne Apostolides n'avait pas seulement besoin de connaître l'histoire de son vétéran de grand-père, assassiné dans cette Grèce déchirée de la deuxième grande guerre. Elle avait besoin aussi de la raconter. De soigner ce que le silence de sa famille sur le sujet avait imprimé en elle, de colmater cette sorte de blessure originelle qui, à l'adolescence, s'est métamorphosée en troubles boulimiques. Elle entreprendra ainsi un long travail d'entretiens avec son père septuagénaire, qui aboutit en 2010 avec le roman *The Lucky Child* (inédit en français).

Quel prix doivent payer ceux qui sacrifient leur mémoire sur l'autel de la littérature et de la guérison? C'est l'éternelle question qui traverse *Voluptés ou la réalité de l'écriture de soi*, premier livre traduit en français de la Torontoise. «*Pendant sept ans, je lui ai posé des questions, lui arrachant des souvenirs. Pendant dix ans, j'ai tenté de tisser une trame à même ses souvenirs, d'écrire un seul récit cohérent qui capture l'histoire de son*

«*Ce sont les scènes de sa vie. Ce n'est pas un chapitre de livre.*»

Extrait de *Voluptés*

enfance. J'ai échoué pendant dix ans», constate-t-elle en évoquant son paternel dans le premier des neuf récits qui constituent le recueil.

Campé dans un bordel du Nevada, le second texte continue d'interroger les limites du langage. Alors étudiante à Princeton, Apostolides mitraille de questions une prostituée dans l'espoir d'accéder à l'authentique personne derrière cette façade de sourires enjôleurs. Prétexte académique, contexte surréaliste. Le dialogue s'envenimera rapidement, se transformera en duel entre la jeune femme et son sujet, pour qui mettre des mots sur sa détresse tient plus de la torture que du délestage.

Écriture-thérapie?

Inventaire d'anecdotes, réflexions sur le roman, transcriptions de conversations; Marianne Apostolides aligne différents épisodes de sa vie (son enfance, son divorce, son boulot de danseuse du ventre) qui n'ont d'autres liens entre eux qu'une quête par la littérature et le langage de la vérité vraie. Le livre est hétérogène, mais pas fourre-tout. Même lorsqu'elle contemple à la lumière des dialogues socratiques (!) la nature du courage de son père,

l'auteure garde le cap sur l'objectif de cette investigation très intime des désirs de réparation auxquels carbure son écriture.

Dans un ultime texte lumineusement subversif, Apostolides rend la parole à un vieil homme, interrogé en amont de l'écriture de son roman sur le grand-père. «*Je t'ai donné mes histoires [...], lui dira-t-il. Quatre: un nombre limité, un petit nombre. Elles étaient à moi avant que tu demandes à m'entendre là-bas, aux abords de la chute. Toi et moi et ton père, ensemble. Toi entre nous deux, qui aspirais à connaître l'histoire, la grande tragédie de la guerre civile grecque. N'est-ce pas? C'est bien ce que tu voulais? La tragédie grecque que tu pourrais mener à son apogée. Oui? Grossier: c'était grossier de ta part de violer cette limite sacrée.*»

Les traducteurs disent qu'un texte perd un petit je-ne-sais-quoi lorsqu'il passe d'une langue à l'autre. Marianne Apostolides, elle, tente de mesurer ce que la densité d'une vie perd lorsqu'on l'encapsule dans un livre. Se raconter, ausculter ses douleurs enfouies, chercher dans la mémoire de ses parents des réponses à ses problèmes, tout ça mène-t-il à la rédemption? Peut-être pas. A cette époque qui brandit le récit de soi comme sauf-conduit vers la résilience, l'écrivaine renvoie un sain constat d'échec.

Collaborateur
Le Devoir

VOLUPTÉS

OU LA RÉALITÉ DE L'ÉCRITURE DE SOI

Marianne Apostolides

Traduit de l'anglais par Madeleine Stratford

La Peuplade

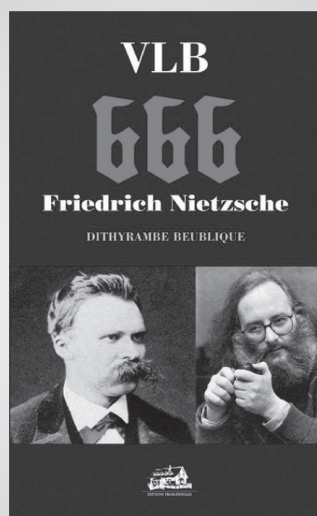
Chicoutimi, 2015, 226 pages

LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES BEAULIEUSIENNES VOUS INVITE À UNE

CAUSERIE AVEC VICTOR-LÉVY BEAULIEU

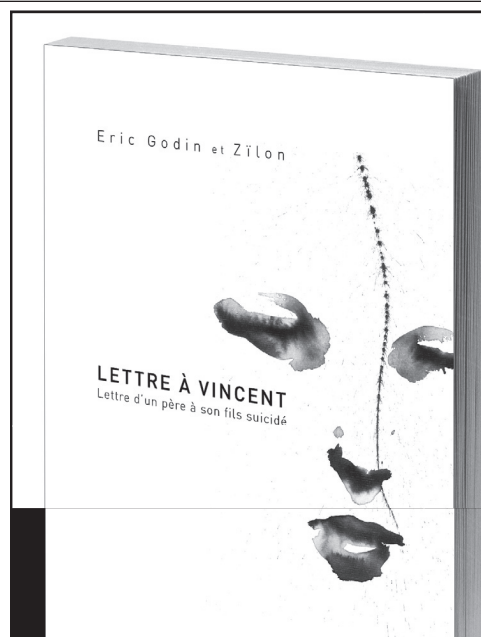
À L'OCCASION DU LANCEMENT DU LIVRE

666 - FRIEDRICH NIETZSCHE



MERCREDI LE 1^{ER} AVRIL 2015
20H00

À L'AUDITORIUM DE LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE
BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC (BA nQ)
475, DE MAISONNEUVE EST



Lettre d'un père
à son fils suicidé

LETTRE À VINCENT

Eric Godin et Zilon

Hurtubise
www.editionshurtubise.com



LIVRES



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Jean-François Chassay, romancier, essayiste féru de sciences et professeur, s'attarde dans ses nouvelles à des vies en apparence banales, mais aux dénouements aussi tragiques qu'inattendus.

Le moment où tout bascule

DANIELLE LAURIN



Parfois on fraye avec le fantastique, la science-fiction. Parfois on est dans la fantaisie pure, ça dérape, c'est délirant. Souvent on tombe dans l'absurde. On joue aussi avec l'autofiction. Mélange des genres. Et mélange des niveaux de langue: soutenue, pour ne pas dire savante, puis, populaire soudain, ou carrément crue, quand il est question de sexe surtout.

Le tout est parsemé de références littéraires pour le moins éclectiques: d'Arthur Rimbaud à Michel Houellebecq, en passant par Émile Zola, Oscar Wilde, Edgar Allan Poe, James Joyce, Raymond Queneau, Georges Perec, Don DeLillo, Réjean Ducharme...

L'ensemble peut sembler épars, décousu. Normal, il s'agit d'un recueil de nouvelles. Des nouvelles en grande partie déjà publiées, ici et là, sur une bonne douzaine d'années... quoique «largement» remaniées dans certains cas, prend soin de préciser l'auteur, Jean-François Chassay, à la fin de *Requiem pour un couple épuisé* et autres nouvelles. L'exercice est périlleux.

Pourtant, c'est frappant: singularité certaine. Au-delà des contextes, des situations qui diffèrent, au-delà des écarts de style et de langage, tout est une question de regard. Celui qui pointe dans la plupart de ces histoires tire vers le noir. Noir foncé. Mais avec ceci de particulier qu'il est aussi rieur. Disons ironique, sarcastique, parfois même cynique. Comme quelqu'un qui prend

plaisir à voir dégingoler ses semblables et nous en régale.

Autre aspect notable: les incises, parenthèses, apartés constants. Qui s'avèrent pour la plupart savoureux. Savoureux de méchanceté. Ou d'ingratitude, d'étrangeté. Quand on s'y attend le moins, comme un cheveu sur la soupe.

Entre autres exemples, cette digression sur le phénomène des exceptions, de la part d'un personnage féminin improbable qui se trouve au milieu d'une situation improbable: «Les artistes sont pas mal fous. Ils prennent de la drogue et mélangent les alcools comme ils mélangent les couleurs. Je ne devrais sans doute pas généraliser. Et puis oui, il faut généraliser. Il ne faut pas unanimiser, car il existe toujours des exceptions.»

C'est là que le chat sort du sac. «Les peintres sont fous, les Juifs feraient n'importe quoi pour de l'argent, les Noirs aiment danser jusqu'à plus soif, les Français sont des tapettes ou des violeurs convaincus que les femmes ne demandent que ça, et les Québécois sont des trous du cul. Des épais. Des débiles mentaux comme il n'y a en aucune part ailleurs dans le monde, sauf peut-être au Canada. Mais, au Canada, ils sont débiles mentaux en anglais, ici nous sommes débiles mentaux en français. Voilà qui explique les deux solitudes.»

Conclusion: «Ce sont les règles, les lois, mais parfois se glissent des exceptions. Les exceptions souffrent de vivre leur statut d'exception. Car l'exception vit le rejet et, généralement, mal.»

La mathématique des êtres

Impossible de ne pas remarquer aussi les nombreux recoupements thématiques entre les nouvelles. La mort qui revient à tout bout de champ.

Les corps qui se dégingolent. L'identité incertaine. Mais aussi, de façon impromptue, l'amour des nombres, jusqu'à l'obsession. Et la présence des chiens. Toutes choses que les lecteurs des romans de Jean-François Chassay, par ailleurs essayiste féru de science et professeur de littérature à l'UQAM, ont déjà remarquées.

Dans *Sous pression* (Boréal), paru il y a cinq ans, il mettait en scène un scientifique de 47 ans, divorcé, père d'un garçon, qui a réussi sa carrière mais raté sa vie personnelle. L'homme décide de se suicider. Il se donne une journée pour passer à l'acte, mais avant, il fait appel aux personnes qu'il connaît, pour voir si elles peuvent le dissuader de se tuer. Personne ne le prend vraiment au sérieux: chacun dans sa petite bulle. Sur le mode satirique, portrait de société: chacun centré sur ses propres besoins, indifférent au malheur des autres.

Considérations sociales, mais aussi politiques, remarques le plus souvent acérées, sans pardon, et réflexions, au sens large, sur la comédie humaine font partie du terrain de jeu de cet auteur né en 1959. Pour ce qui est de la mort comme telle, elle a toujours été là, dans sa fiction. On pourrait remonter jusqu'au premier roman de Jean-François Chassay, en 1991: *Obsèques* (Leméac).

Le chien comme un loup

Concernant les chiens, *Laisse* (Boréal), publié en 2007, leur rendait hommage. On voyait défilé une série de maîtres avec leur chien, dans un parc. Chacun son monologue intérieur, son bilan de vie. Et sa solitude. C'est grâce à leur animal-miroir que ces gens-là pouvaient entrer en

communication, faire des rencontres inusitées.

Plusieurs personnages, dans *Requiem pour un couple épuisé*, en sont à faire leur bilan de vie. L'un d'eux, obsédé par les mathématiques qu'il n'a jamais su maîtriser, se remémore les moments marquants de son existence qu'il énumère en jours écoulés. Jusqu'à son dernier jour, qu'il sent arriver. «Et la fin dans son cas, ce sera aujourd'hui, car son cancer est bien avancé, et il vit son vingt-cinq millièmes jour. Les chiffres ne vont quand même pas le lâcher à un moment aussi crucial.»

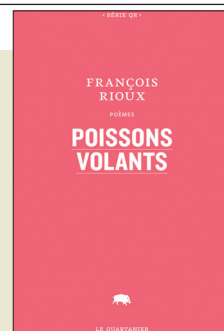
Chacun son obsession. Chacun ses manies, ses phobies. Les personnages se dédoublent, se métamorphosent, parfois. On les prend là où tout bascule, la plupart du temps.

L'histoire la plus hilarante du recueil concerne un homme sur le point d'exploser, littéralement, parce qu'il ne peut plus uriner. Un homme amoureux des urinoirs, depuis sa tendre enfance. «Oui, si tôt, j'adorais les grandes toilettes ruilantes et l'odeur des petites boules blanches qui montait vers mes narines pendant que je sortais mon organe de son ancre», précise-t-il. Avant d'ajouter: «Je ne commenterai pas ma vie sexuelle, assez ennuyante au demeurant. Je préfère sortir mon organe pour pisser. Mon partenaire de choix aura été la toilette, surtout l'urinoir. Je ne peux être plus nu qu'au moment où, ma queue hors de mon pantalon, l'urine s'écoule de mon urètre.»

Attendez de lire la suite...

REQUIEM POUR UN COUPLE ÉPUISSANT ET AUTRES NOUVELLES
Jean-François Chassay
Leméac
Montréal, 2015, 168 pages

LA VITRINE



POÉSIE

POISSONS VOLANTS
François Rioux
Le Quartanier
Montréal, 2014, 120 pages

Mélangez la poésie réaliste, la langue vernaculaire, une distanciation désenchantée et vous obtiendrez peut-être des *Poissons volants*. Ce recueil foisonnant d'intelligence pêche par un petit rien de négligence poseuse qui vous donne parfois l'envie de hurler, pas fort, mais tout de même. Le poème *Douze mars* est à cet égard emblématique: «J'aime bien ma nouvelle casquette / elle est munie d'oreillettes / comme ça c'est moins fatigant / j'entends moins les slogans.» Moi, je grince des dents. J'avais beaucoup aimé ses *Soleils suspendus* (Le Quartanier, 2010). J'attendais même impatiemment le nouveau recueil de l'auteur. Celui-ci, bien que visant toujours à appréhender l'insolite ou le dérisoire, tombe souvent dans une facilité qui renonce à un resserrement minimal nécessaire. Mais reconnaissons une vision désenchantée du monde contemporain, cruelle parfois, lapidaire et caustique. Comment ne pas s'intéresser à cette aventure: «Une fille / magique fille qui perle / creux soleil baroque de poésie / qui perle autant dans les lunettes les autos / les trous du téléphone ça perle / comment dire la couleur des nuits.» Poésie actuelle qui s'adresse à un lectorat fervent de rythme et *L'auteur sera en séance de signatures au Salon du livre de Trois-Rivières samedi.*

Hugue Corriveau



ROMAN

EN SURNOMBRE DANS L'ÉCONOMIE NATIONALE
Eveline Rapoport
Les Allusifs
Montréal, 2015, 80 pages

En surnombre dans l'économie nationale, c'est le «motif d'interne» du père donné par la Préfecture de police française en 1941. Un père qui n'en reviendra jamais. Cette courte histoire est pourtant celle de la mère et de la fille, faite d'allers-retours dans le temps qui baladent le lecteur d'un chapitre à l'autre entre l'horreur de la Shoah et les souvenirs restés, ensuite, dans les corps et les tics de ces deux survivantes — porter plusieurs robes en voyage, car «on ne sait jamais»; toujours avoir des provisions quelque part, comme un écreurille... — mais aussi dans la mémoire laissée, consciemment ou non, à leurs descendants. Tableau saisissant du camp de concentration, et de la difficulté de se réinsérer, ensuite, à «la vie normale». «Aux rescapés, ils demandèrent des certificats de vie et des preuves de leur séjour là-bas, elles n'en avaient pas. Elles se présentaient dans les services adéquats, on voyait bien qu'elles n'étaient pas mortes, mais l'identification était compliquée. Comme personne d'autre ne se présentait en leur nom, ça finit par passer.» Les premiers chapitres sont merveilleusement tressés, le balancier dans la chronologie enrichit la perspective; à la demie, toutefois, l'écriture et la structure se relâchent, et là où un livre «fort» s'annonçait, en reste au final un «bon» livre. Humain, touchant, précis.

Catherine Lalonde

PALMARÈS

Gaspard LE DEVOIR

Du 16 au 22 mars 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENT N° DE SEMAINES

▼ Romans québécois		
1	Les gardiens de la lumière • Tome 4 Le paradis sur terre	Michel Langlois/Hurtubise 3/2
2	L'épicerie Sansoucy • Tome 2 Les châteaux de cartes	Richard Gougeon/Les Éditions réunies 1/3
3	Journal d'un disparu	Maxime Landry/Libre Expression 2/6
4	La mort mène le bal	Christine Bruillett/Homme 4/4
5	Six degrés de liberté	Nicolas Dickner/Alto -1
6	Comment arranger son homme	Catherine Bourgault/Les Éditions réunies 6/2
7	L'épicerie Sansoucy • Tome 1	Richard Gougeon/Les Éditions réunies 5/3
8	Baiser • Tome 1 Les dérapages de Cupidon	Marie Gray/Guy Saint-Jean 8/10
9	Les héritiers du fleuve • Tome 4 1931-1941	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 9/16
10	Des nouvelles d'une p'tite ville • Tome 1 1967, Violette	Mario Hade/Les Éditions réunies 7/6

▼ Romans étrangers		
1	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont Versilio 1/6
2	Crossfire • Tome 4 Fascine-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec 2/6
3	Temps glaciaires	Fred Vargas/Flammarion -1
4	Mir Mercedes	Stephen King/Albin Michel 3/4
5	L'effet papillon	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel 4/8
6	Monnaie de sang	Patricia Cornwell/Flammarion Québec -1
7	Tennoir	Julie Kenner/Michel Lafon -1
8	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès 5/7
9	Les Luminaires	Eleanor Catton/Alto 7/2
10	Le jour où j'ai appris à vivre	Laurent Gouelle/Kero 6/2

▼ Essais québécois		
1	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression 2/20
2	La fin des vaches sacrées. Réflexions sur l'avenir du Qc	Claude Castonguay/La Presse 1/4
3	Dépossession. Une histoire économique du Qc contemporain	Collectif/Lux 3/3
4	L'austérité au temps de l'abondance	Collectif/Liberté -1
5	Mines de rien. Chroniques insolentes	Boisclair Joubert Saint-Martin/Renue-ménage 7/2
6	Vivre en quartier populaire. Saint-Sauveur, 1930-1980	Dale Gilbert/Septentrion 6/5
7	Louis Bernard. Entretiens avec Michel Sarra-Boumet	Louis Bernard Michel Sarra-Boumet/Boréal 4/5
8	PKP dans tous ses états	Pierre Dubuc/Renouveau québécois 5/5
9	Le Qc dans la Grande Guerre. Engagements, refus, héritages	Collectif/Septentrion -1
10	De remarquables oubliés • Tome 2 Ils ont couru l'Amérique	S. Bouchard Marie-C. Lévesque/Lux -1

▼ Essais étrangers		
1	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 2/5
2	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique	Naomi Klein/Lux 1/2
3	La chair interdite	Diane Ducret/Albin Michel 3/3
4	Nous sommes Charlie. 60 écrivains unis pour la liberté d'exp...	Collectif/Le Livre de poche 4/6
5	La CIA et la torture	Dianne Feinstein/Édito -1
6	Les barbares. Essai sur la mutation	Alessandro Baricco/Gallimard -1
7	François parmi les loups	Marco Politi/Philippe Rey 9/6
8	La grande crise. Comment en sortir autrement	James K. Galbraith/Seuil -1
9	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob 8/4
10	L'école du mystère	Philippe Sollers/Gallimard -1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

ALBUM JEUNESSE

Un conte remonté

AMÉLIE GAUDREAU

Les toutes jeunes éditions L'Arène se lancent dans l'arène déjà bien occupée de la littérature jeunesse avec ce premier titre d'une collection ayant pour but avoué de proposer des albums «dans lesquels tout n'est pas dit, où l'ambiguïté et l'implicite sont le gage d'une rencontre singulière avec le lecteur». On peut dire que cet objectif louable dans la formation d'une nouvelle génération de lecteurs futés est atteint de belle façon avec ce premier opus.

Millie Rose se présente comme un conte plutôt classique qui exploite les poncifs du genre, mais très rapidement les détours du récit interpellent l'intelligence et l'imagination des tout-petits qui font leurs premiers pas en lecture, ou qui ne savent pas encore tout à fait déchiffrer les mots et les phrases, mais qui aiment qu'on les interroge quand on leur raconte une histoire.

Sans appétit?

Et les questions seront nom-

breuses au cours de cette aventure de Millie Rose, une fillette à la recherche de la serrure qu'ouvrira la clé qu'elle a trouvée. Sa traversée du glauque Bois Joli, où elle rencontrera un loup, une sorcière et un ogre qui ne veulent même pas la manger, fera travailler leurs petites méninges et la conclusion, surprenante, suscitera sans doute encore quelques questions. Le texte de Lili Chartrand (*Le gros monstre qui aimait trop lire*, Dominique et cie), moderne et élaboré malgré les emprunts aux classiques, est élégamment mis en valeur par les illustrations d'Annie Rodrigue qui rappellent l'esthétique des dessins animés japonais des années 70 et 80.

Un bien beau départ pour une collection qui promet.

Le Devoir

MILLIE ROSE
Lili Chartrand
Illustrations d'Annie Rodrigue
Druide
Montréal, 2015, 32 pages



ANNIE RODRIGUE DRUIDE

GRANDE VENTE DE LIVRES

TOUT À 50 %

du samedi 28 mars au lundi 6 avril

3547, av. Swail Montréal (Métro CDN)
Librairie le Livre voyageur : 514-736-0999

BANDE DESSINÉE

La révolution Pilote, une enquête journalistique

La réunion où ç'a bardé pour Gosciny

SYLVAIN CORMIER

L'histoire est devenue légendaire, familière au plus quelconque bédéphile ceinture blanche premier dan. C'est dans toutes les bios, celle de Gotlib par le regretté Gilles Verlant par exemple. C'est la plaie jamais cicatrisée dans les bouquins grand luxe sur feu Gosciny, Uderzo, Charlier. C'est le chapitre obligé de toutes les monographies ayant le journal *Pilote* dans le collimateur. En vérité, ça dure depuis la fin des années 1970 et les grandes entrevues de *Schtroumpf*, les cahiers de la bande dessinée: fatalement, on évoque la fameuse fois. Le coup du lynchage de René Gosciny.

A savoir: la réunion de mai 1968 où quelques-uns des bédéphiles les plus libres de la bédé franco-belge d'alors (parce qu'ils collaboraient au *Pilote* que dirigeait avec intelligence et ouverture le déjà célèbre scénariste d'Astérix, de Lucky Luke et de tant d'autres pas si petits mickeys) se crurent en devoir de faire la révolution de salon et d'exiger du sale exploiteur de patron rien de moins que l'autogestion. Métro en grève, pas d'essence, par une journée caniculaire, Gosciny se rendit à pied au petit tribunal du peuple constitué par la « bande de chouettes copains »: on l'agonisa d'injures, de quolibets et de revendications diverses. Très écorché vif de nature, l'humoriste en conçut peine, colère et rancune éternelle. Mais pragmatique, il en profita pour transformer *Pilote*: naquirent peu après les non moins légendaires « pages d'actualité » et s'ensuivit un véritable bond en avant pour la bédé.

Une enquête, bulle à bulle

D'où la thèse que défend ici le journaliste Éric Aeschmann: « C'est la naissance de la BD moderne. » Cela dit dans une bulle. Sous laquelle l'Éric en question est dessiné par l'excellent Nicoby. Car voici la particularité de ce livre épataant: c'est une enquête journalistique en bédé, à propos d'un événement marquant de l'histoire de la bédé. Ne vous abîmez pas dans la mise en abyme. Ce qu'on obtient, c'est une plus-value par rapport à tout ce qui s'est dit sur le su-

jet: l'adaptation en planches de bédé et dans l'esprit bédé d'une série d'entrevues réalisées par Aeschmann et Nicoby (lequel a déjà donné dans le genre, avec Joub chez Fournier ou chez les anciens *Hara-Kiri*). Témoignent les gens de l'époque, et pas des moindres: Marcel Gotlib, Fred, Philippe Druillet, Claire Bretécher, Nikita Mandryka, Jean Giraud.

Et c'est absolument fascinant. Autant les révélations et variantes dans le récit de la fameuse fois que la mise en images de ces entrevues, far-

cie de clins d'œil jousissifs: un Philippe Druillet qui, un peu irrité, foudroie le tandem du regard orange de son héros intersidéral Lone Sloane; une Bretécher dont l'intervieweur et le dessinateur tombent amoureux... On n'oublie jamais qu'il s'agit de véritables entrevues (candides, avec les bonnes questions), ni qu'on lit une vraie bédé, avec ses décalages et libertés propres. On rigole, on est ému aussi: Fred et Giraud sont morts, Gotlib est octogénaire, tout ça fait des vieux, comme chantait Lévêillé. Mais on ressort avec l'im-

pression d'avoir été au-delà de l'anecdote et d'avoir mieux compris que jamais, par le truchement de la bédé, pourquoi *Pilote* était *Pilote*, et pourquoi on doit tout à Gosciny.

Le Devoir

LA RÉVOLUTION PILOTE 1968-1972

Avec les témoignages de Gotlib, Fred, Druillet, Bretécher, Mandryka et Giraud écrits et dessinés par Aeschmann et Nicoby Dargaud Paris, 2015, 144 pages



DARGAUD

Une histoire de cuisine

Dans un polar de haute fantaisie, Patrice Pluyette touche avec humour les bas-fonds d'un coin reculé

GUYLAINE MASSOUTRE

Trop fantasque pour être un polar, trop burlesque pour être un livre sérieux, *La fourmi assassine* de Patrice Pluyette est un de ces romans légers qui se prennent bien, le cœur dégaï, l'esprit libre et en sirotant, avec une envie de divertissement.

L'auteur a commencé sa carrière d'écrivain chez Maurice Nadeau, longtemps découvreur de talents. L'éditeur et écrivain Bernard Comment l'a accueilli au Seuil, où il fait carrière avec sa fantaisie, ses dégringolades et ses rigolades narratives, bref son court-circuit des codes.

Dans *La traversée du Mozambique par temps calme* (Seuil, 2008), sélectionné pour les prix les plus prestigieux, il s'était moqué du récit de conquête. Nous avons apprécié cet ouvrage à la parodie légère, rare cru du sourire penché sur une forme distancée de la réalité.

L'auteur récidive avec *La fourmi assassine*, dont on ne voit révéler pas le sens du titre et où l'on découvre un cadavre bien entendu coupé en morceaux, mais aussi d'autres choses étranges. A commencer par la construction narrative, qui consacre ses très courts chapitres (une ou deux



JEAN-LUC BERTINI

Patrice Pluyette signe un de ces romans légers qui se prennent bien, le cœur dégaï, l'esprit libre.

pages) à suivre un personnage à la fois, par petites touches, et à chercher Odile, l'amie de Gisèle, infirmière, qui cherche Odile, sa copine...

Innocent ou coupable

Il y a les amitiés, l'amant d'Odile, les mecs louches et de vieilles histoires qui resurgissent. Les soupçons qui font découvrir au lecteur, légèrement, le monde quotidien d'Odile, princesse simplette. Il y a le fada qui vit avec sa mère et s'of-

fre des poupées en mousse, grandeur nature, venues de la Californie. Ça fait jaser. On l'interroge, il cafouille. C'est pathétique, et drôle, au fur et à mesure qu'on découvre ses habitudes, sa nature, qu'on ne voit révéler pas non plus ici.

Il y a Bruiz, le monde rural imaginé, autant dire n'importe où. Il y a aussi Rivière, le flic de service. Des indices. Des fausses pistes. Rappelons ici que le premier livre de Pluyette, en 2001, s'intitulait

Décidément rien (éditions Librairie-Galerie Racine). C'est ce qu'on retrouve. Une véritable écriture, kaléidoscopique, transparente et pleine d'énigmes, absurde et attachante. Une histoire sans morale, bien vue, juste avec la jouissance des trouvailles, les détails drôles, les noms propres amusants, les petites blagues, le contraste du trop-plein et du trop-vide, un film rembobiné à l'envers, donné en rébus, comme un puzzle.

Le ton, le fond: « Bien résolue à la briser, elle oubliait la chaîne qui pousse entre les chevilles et pèse sur la vitalité quand on commence à comprendre que la réalité ne correspond pas à ce qu'on croyait. » Voilà pour Odile, l'assassinée, qui a mis en branle sans le savoir ce qui lui est arrivé.

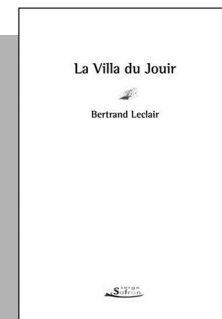
En définitive, Pluyette signe un polar malin, aux dessins fins et en petites touches, un jeu de pistes qui remonte le courant comme le saumon vers la source. Un montage un peu fou, différent, pour un moment de lecture très heureux.

Collaboratrice
Le Devoir

LA FOURMI ASSASSINE

Patrice Pluyette Seuil Paris, 2015, 142 pages

LA VITRINE

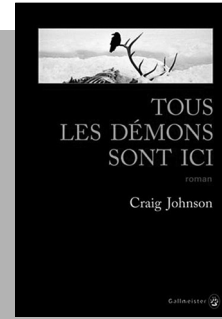


TEXTE ÉROTIQUE

LA VILLA DU JOUIS
Bertrand Leclair
Serge Safran éditeur
Paris, 2015, 262 pages

Rare et épique, sexe à gogo dans un harem moderne, *La villa du jouis*: furieusement excité. Ce roman de Bertrand Leclair décrit comment jouer à perdre la raison: il utilise à fond la répétition et l'usage de tout le vocabulaire sadien. Au « je » du mâle, au jeu du râle... très bien écrit, ce bijou indiscret compose, de la langue au bassin, les mots du corps, la cartographie du sexe ravageur, un kamasoutra hurlant et gémissant. La panoplie se déploie, s'active dans une île grecque du rêve où un homme se fait objet, parmi d'autres esclaves du sexe et quantité de femmes dévoreuses. Surpuissante et infatigable orgie de fesses, dans un style purement classique.

Guyllaine Massoutre



POLAR

TOUS LES DÉMONS SONT ICI
Craig Johnson
Traduit de l'anglais par Sophie Aslanides Gallmeister
Paris, 2015, 320 pages

Ce livre terrible vient illustrer toute l'ampleur de l'écriture et du talent de Craig Johnson. Le titre est tiré d'un passage de *La tempête* de Shakespeare: « L'enfer est vide / et tous les démons sont ici. » Ces démons prennent la forme d'un convoi de prisonniers dangereux qui s'échappent en pleine tempête de neige au moment où ils franchissent un haut col du Wyoming. L'opération, bien planifiée, laisse un premier lot de cadavres, et devant le danger que représentent ces tueurs sociopathes, le shérif Walt Longmire se lancera seul à la poursuite des trois évadés et de leurs trois otages. Comme d'habitude, la nature implacable et les paysages grandioses de la région sont au premier plan dans cette quête qui mènera Longmire à monter jusqu'aux hauts sommets de la chaîne des Bighorns, accompagné tout au long par sa lecture de *L'Enfer* de Dante et par un personnage immense prénommé Virgil, déjà rencontré dans *Enfants de poussière* (Gallmeister). A ces hauteurs et dans ces conditions extrêmes, où se situe la frontière entre le vrai et le faux, entre la vie et la mort? Quelle est la part du rêve en plein blizzard et quels visages peuvent prendre les fantômes? Un roman d'une ampleur époustouflante.

Michel Bélaïr



ALBUM JEUNESSE

L'ARBRAGAN
Texte et illustrations de Jacques Goldstyn
La Pastèque
Montréal, 2015, 96 pages

Le papa de la galerie de personnages des *Débrouillards* et plus récemment du *Petit tabarnak* (La Pastèque) poursuit dans la même veine de douce nostalgie avec cette charmante histoire d'un garçon solitaire qui cultive une « amitié » particulière avec un grand chêne tout près de son village. Ce cousin rural et lointain (du moins en apparence) du « petit tabarnak », adepte d'activités en solo, passe beaucoup de temps dans son arbre plusieurs fois centenaires, qu'il a baptisé Bertolt. Il lui tarde



JACQUES GOLDSTYN LA PASTÈQUE

que l'hiver se termine pour y reprendre ses aises et observer de haut la vie qui passe. Seulement, la saison venue, Bertolt ne se réveille plus. Notre jeune héros ne se démonte pas et trouve une solution originale pour « ressusciter » son fidèle ami. Voilà une jolie fable qui exploite avec humour et originalité les thèmes pas très joyeux de la mort et de l'acceptation de la différence. Le coup de crayon de Monsieur Goldstyn, qui rappelle les Sempé et Frédéric Back par moments, rend cette lecture encore plus agréable.

Amélie Gaudreau



NOVELLAS

FANNIE ET FREDDIE
Marcus Malte
Zulma
Paris, 2014, 162 pages

Auteur de polars et de romans noirs, Marcus Malte a signé, entre autres, le remarqué *Garden of Love* (Zulma, 2007). Il revient avec deux nouvelles. L'éponyme *Fannie et Freddie*, bien menée, à l'écriture précise — phrases concises, images fortes, sens du punch indéniabable —, est une histoire de vengeance familiale qui devient, dans la fabulation de Fannie, sa némésis, une vengeance sociale nécessaire. Sur fond de crise du crédit et des hypothèques et de fermeture des industries qui font vivre banlieues et villages, la revanche de Fannie, cruelle et fascinante, s'abat sur le petit prince de la finance et de la Harvest & Logan Manhattan Chase qu'est Freddie. On est, lecteur, hypnotisé, sans arriver par contre à oublier *Misery*, sur un thème similaire à l'angle pourtant plus pointu.

Catherine Lalonde

LITTÉRATURE

Denis au Congo

LOUIS HAMELIN



Tintin au Congo et Tintin en Amérique (Casterman) sont des œuvres racistes, puant le colonialisme, la cause est entendue. De les avoir dévorées dans mon enfance, comme tout un chacun, n'a fait de moi ni un raciste enragé — le seul peuple qui, aujourd'hui, m'horripile viscéralement étant ces Chinois dont l'amour du gossage de babioles en ivoire entraîne l'éradication accélérée des éléphants — ni un enthousiaste propagandiste de la reine Victoria et de ses œuvres. Si on censure Tintin au Congo, ne devrait-on pas logiquement réserver le même sort à la plus célèbre nouvelle de Hemingway, *Les neiges du Kilimandjaro* (Folio), où la présence du natif d'Afrique se réduit au boy, porteur de bagages, de fusils et de bouteilles de whisky dont la contribution aux dialogues se résume à : « Memsahib partie chasser, Buana vouloir ? »

Tintin est raciste comme la Bible et le Coran sont sexistes et bellicistes, le problème étant moins l'œuvre que son interprétation. Une lecture fondamentaliste de Tintin en Amérique est, en soi, une idée comique, mais voilà : il y a Winnipeg, et tous les Winnipeg du monde. Pour paraphraser Hergé, qui est aussi le père de Jo, Zette et Jocko : le Manitoba ne rigole plus.

Hergé et Hemingway. Un empire se couchait, un autre se levait. Leur Afrique est simple à mort : les Blancs en haut, les nègres en bas et, entre les deux, des bêtes qui existent pour être massacrées. Les gazelles tombent comme des mouches et, pour chasser un éléphant importun, il suffit au célèbre reporter à toupet de lui chauffer l'épiderme avec une loupe. L'AK-47 du braconnier moderne est sans doute plus expéditive, mais l'Afrique décolonisée, elle, donne l'impression d'être devenue beaucoup plus compliquée. La structure de domination européenne s'est délitée en un complexe tissu d'influences. La guerre froide transforma l'ancien domaine des puissances européennes en domino. Puis est venu le 11-Septembre : « [...] le domaine qui s'est le plus transformé est celui du renseignement, de la sécurité et de la défense. Les puissances mondiales sont en train de jeter tous leurs moyens dans une version élargie du Grand Jeu de toujours. On dépense sans compter, et une bonne part est consacrée à l'espionnage. Dans ce domaine, pas de récession », écrit Denis Johnson.

Guerres diplomatiques

L'an dernier, sur le site Flavorwire, un certain Jason Diamond s'est demandé si Denis Johnson, sans compter autant de lecteurs et de fans que Jonathan Franzen ou David Foster Wallace, n'était pas devenu le plus influent des romanciers américains vivants. Franzen, Wallace, Johnson... Est-il vraiment si loin, le temps où le sempiternel débat autour du GAW (Greatest American Writer) mettait aux prises DeLillo, Roth et McCarthy ?

La consécration, pour Johnson, est venue



Denis Johnson fait débarquer son « héros » Roland Nair en Sierra Leone, avant de l'enfoncer jusqu'aux sources du Nil blanc et du Congo (notre photo).

avec le National Book Award décerné en 2007 au puissant *Arbre de fumée* (Christian Bourgois), chroniqué ici le 11 octobre 2008. Vietnam, CIA : deux mots, deux mondes, hissés à la dimension supérieure par une écriture en état de grâce. Johnson avait trouvé son Grand Roman Etasunien dans les traces du Graham Greene d'*Un Américain bien tranquille* (Robert Laffont). Quant à l'espionnage, il doit bien faire partie de l'ADN de Denis Johnson, au sens littéral, puisque, né à Munich, en 1949, d'un père diplomate et officier du renseignement, il aura grandi trimballé dans quelques points chauds de la carte géopolitique de l'Asie, comme Manille et le Japon, aux premières loges de la guerre secrète contre le bloc soviétique.

Dans *Les monstres qui ricanent*, son plus récent ouvrage traduit en français, il relève de nouveau la piste des services secrets, étasuniens surtout, même si les gars du Mossad ne sont jamais bien loin et les Chinois, partout. Une piste le long de laquelle nous nous enfonçons à sa suite vers le cœur mythique de l'Afrique, aux sources du Nil blanc et de ce Congo historiquement dépecé qui est peut-être, de toutes les nations de la Terre, le pays de la plus grande distance entre la richesse naturelle du territoire et le dénuement quotidien des habitants.

Dans le monde du renseignement, la loyauté est au mieux un pari. Le brouillard est l'habitat naturel de la faune dont fait partie Roland Nair, un agent à moitié danois qui travaille pour l'AIRO, les services de l'OTAN. Sur sa mission, nous en savons beaucoup moins que lui quand il débarque en Sierra Leone dans le but de retrouver la trace d'un déserteur des forces spéciales américaines, Michael Adriko, aventurier glauque et flamboyant dont la conversation ordinaire porte sur, entre autres sujets, la possibilité de refiler de l'uranium enrichi provenant de têtes nucléaires soviétiques désactivées à de petits caïds de la brosse contrôlés par le Mossad. Les diamants, c'est out.

Bordel africain

La posture narrative de Johnson est habile. Le personnage fort de son livre est cet Adriko qui se retrouve, dans l'action, comme un poisson dans l'eau grâce à son entraînement de commando. Avec sa grande gueule de baroudeur moitié mythomane, moitié parano, dont il n'est pas exclu que puissent sortir quelques louches vérités à l'occasion, il procure des dialogues assez divertissants. Nair, qui narre l'aventure à la première personne, est d'une nature plus effacée. Il est le Sal Paradise de cette

version interlope et Kakwa (une ethnie d'Afrique centrale) de Dean Moriarty. Un côté anti-héros, un peu pissou même, quand les choses se gâtent. Et un consommateur pas très politiquement correct de puttes locales pas toujours majeures. « Elle était soûle ainsi que droguée à je ne sais quoi, et elle s'endormit comme une masse dès que ce fut terminé — peut-être même avant, sans que j'aie tout bonnement rien remarqué. »

Entretenu à coups de vodka martini, ce cynisme et cette amoralité de l'obscur contractuel de l'Empire, qui, frayant au milieu de la vermine tropicale et des ONG, a remplacé le fonctionnaire colonial d'antan, traversent tout le livre, agrémentés d'un saïssant sens du détail que le mot « exotisme » ne pourrait qu'appauvrir. L'Afrique de Denis Johnson est un joyeux bordel où les êtres se meuvent comme des ombres entre les pubs de condoms et le fantôme des forêts consommées en ces fagots de bois de cuisson qui enfument l'aube.

LES MONSTRES QUI RICANENT

Denis Johnson
Traduit de l'anglais par Éric Chédaille
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2015, 262 pages

ESSAI

Terrorisme : une histoire en devenir

SÉBASTIEN VINCENT

Le terrorisme « relève de la rhétorique politique plutôt que de la réalité juridique », écrit Gilles Ferragu dans sa vaste synthèse de l'histoire du terrorisme, dont la lecture permet de conférer une épaisseur temporelle à un concept qui obsède plus que jamais nos sociétés hypermédiatisées obnubilées par la sécurité. Une « rhétorique politique » qui s'inscrit dans la longue durée et qui mute sans cesse.

Dans la stimulante introduction, qui prend la forme d'un (trop) bref essai de définition de la notion, l'historien exprime entre autres un paradoxe : autant le terrorisme occupe l'actualité depuis l'effondrement des tours jumelles, autant ce phénomène protéiforme souffre de la difficulté, voire de l'impossibilité « de [lui donner] une définition structurante et consensuelle. Le terme est connoté et ses contours demeurent flous, à l'image de cette guerre contre le terrorisme ». Cette difficulté, souligne Ferragu avec justesse, tient « à la variété des formes qu'emprunte le terrorisme, ainsi qu'à la multiplicité de ses acteurs et surtout des points de vue qu'il suscite ». Comment alors aborder un phénomène qui pose autant de questionnements sémantiques, juridiques et stratégiques ?

De la charrette aux avions

Gilles Ferragu ne se fait ni juge ni prophète. Il propose, et c'est un défi, « une approche dépassionnée et objective qui scrute les continuités » d'une histoire « d'autant plus complexe que, loin d'être unifiée,



Depuis le XX^e siècle, le terrorisme s'est élargi aux revendications nationales, comme celles de l'IRA (notre photo), religieuses et sectaires.

elle est au contraire plurielle et fragmentée, soumise à l'émotion, au ressentiment et plus largement à la subjectivité ». L'historien tient-il le pari ? Au final, le bilan s'avère mitigé.

L'auteur offre une vision globale des conditions historiques dans lesquelles le terrorisme a développé ses codes, ses rituels, ses mises en scène, ses méthodes, ses tactiques et ses armes. Ainsi, le premier glissement de l'attentat tyrannique vers l'attentat terroriste a eu lieu, soutient Ferragu, lors de l'attaque ratée à la charrette piégée contre Napoléon, le 24 décembre 1800. Pour la première fois, un attentat tyrannique provoqua des « dommages collatéraux », un effet de stupeur sur l'opinion et une réponse immédiate du pouvoir déjà « antiterroriste ».

Alors que le XIX^e siècle a vu se développer la phase initiale d'un terrorisme politique et social toujours plus sanglant, l'attentat perpétré contre l'archiduc Ferdinand le 28 juin 1914, élément déclencheur de la Grande Guerre, a marqué une rupture : le terrorisme s'est élargi aux revendications nationales, religieuses et sectaires.

Il devint notamment l'arme du faible contre le fort. En lisant les développements consacrés au terrorisme arménien issu du génocide de 1915, on vient à se poser deux questions : la violence politique peut-elle, parfois, constituer une avenue possible, voire juste et légitime ? Comment conjuguer violence politique et droit à l'autodétermination ou droit à l'insurrection ? Ferragu raconte les faits, mais explore trop peu

le riche filon du rapport complexe existant entre légitimité et recours à la violence.

L'aveuglement

Synthèse oblige, il laisse aussi le lecteur sur sa faim quant à l'histoire de certains individus, groupes ou événements. Il traite par exemple de l'hydre al-Qaïda en quatre pages. Il aurait sans doute pu analyser spécifiquement les mesures antiterroristes qui ont parfois, comme ce fut le cas à l'époque de l'Occupation en France notamment, revendiqué l'usage répressif de la terreur. Mais surtout, l'historien aurait dû distinguer, encore davantage qu'il ne le fait, la différence entre violence d'État, qui existe de longue date, et terreur d'État, déployée entre autres par les États totalitaires du XX^e siècle.

Ce salutaire bien que perfectible panorama permet d'éclairer un phénomène qui nous atteint tous au final. Posons la question sans doute provocante qui hantait le fil des pages : au fond, le terrorisme est-il un problème en soi ou une mauvaise réponse à une impasse sociale, politique ou nationale ? Peu importe, c'est Albert Camus, témoin du drame algérien, qui a raison : « Quelle que soit la cause que

l'on défend, elle restera toujours déshonorée par le massacre aveugle d'une foule innocente où le tueur sait d'avance qu'il atteindra la femme et l'enfant. »

Collaborateur
Le Devoir

HISTOIRE DU TERRORISME

Gilles Ferragu
Perrin
Paris, 2014, 488 pages

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Lundi 30 mars
à 19 heures

Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Rencontre du CRILCQ

L'épopée d'une région

Causerie avec

William S. Messier

William S. Messier est né en 1984 à Cowansville. Il est l'auteur de *Townships* (2009), d'*Épique* (2010) et de *Dixie* (2013), tous publiés au Marchand de feuilles.

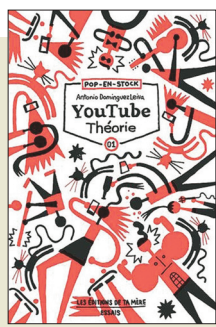
Il habite à Sherbrooke où il rédige une thèse de doctorat sur l'oralité dans la littérature québécoise contemporaine.

Animée par Gilles Dupuis

CRILCQ
CENTRE DE RECHERCHE INTERUNIVERSITAIRE
SUR LA LITTÉRATURE ET LA CULTURE QUÉBÉCOISES

ESSAIS

LA VITRINE



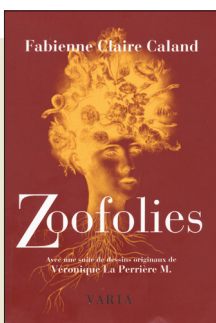
NOUVELLES TECHNOLOGIES

YOUTUBE THÉORIE

Antonio Dominguez Leiva
Editions de ta Mère
Montréal, 2015, 106 pages

Fétichisme du détail, culte du fragment et esthétique de la répétition compulsive : l'omniprésent réseau social YouTube, versé dans le partage de vidéos, trace depuis sa création, en 2005, les contours d'une nouvelle culture pop, d'un nouvel imaginaire social, dans un tout franchement néobaroque qui « amplifie tout et son contraire dans un gigantesque n'importe quoi ». C'est en tout cas ce que prétend Antonio Dominguez Leiva, du Département d'études littéraires de l'UQAM, dans cet essai qui, avec un hermétisme relativement bien contrôlé, tente de décoder ce vecteur de mutation social et culturel. Pour mieux l'apprivoiser. Baudrillard, Calabrese — forcément, quand il est question de baroque —, Debord et Foucault sont convoqués dans cet exercice réflexif qui parle des distorsions, des perversions, des frustrations, de l'instabilité même d'un espace de communication qui influence les perceptions du présent, sans doute en le rendant un peu plus trouble. C'est plus dense que du *planking* — un truc absurde qui a trouvé ses marques sur YouTube en 2011 —, plus critique qu'une vidéo de chat, et forcément nécessaire.

Fabien Deglise



MYTHOLOGIE

ZOOFOLIES

Fabienne Claire Caland
Dessins de Véronique La Perrière M.
Nota bene/Varia
Montréal, 2015, 398 pages

Chercheuse en littérature et en mythologie comparées, Fabienne Claire Caland s'attarde ici aux mythes, mi-bêtes, mi-hommes, parfois part plante ou robot, qu'elle rebaptise « zoofolies ». Elle retrace la généalogie (surtout romaine, grecque, chrétienne) des Chimère, Mandragore, Golem, Cerbère, mais aussi des oubliés Basilic (si, si!), Eurynomos et consorts. Elle suit leurs métamorphoses dans le temps et les sociétés. Certaines figures servent d'inspiration à des auteurs contemporains, invités à signer une courte fiction — Jean-Simon DesRochers, Elisabeth Vonarburg, le collègue Hugues Corrivaeu, entre autres — sur la bête étudiée. Le livre en est, sujet et forme obligeant, hybride. Le ton de Caland, très érudit, pêche parfois par trop de solennité. Passant de ses articles aux fictions, on se demande à qui s'adresse l'ouvrage, et si le croisement des genres est heureux. Mais il est bon de voyager avec ces monstres, pas toujours si monstrueux, ces « autres » qui marquent l'imaginaire occidental, de s'en approcher sans chercher à les dompter.

Catherine Lalonde



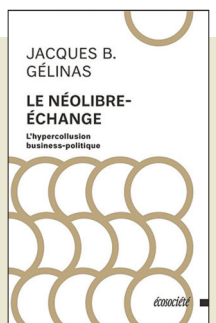
LANGUE FRANÇAISE

LA FOURMI CRO-ONDE

LE BLA-BLA DES ANIMAUX
Anne Marie Lauras
Illustrations de Roland Garrigue
Delachaux et Niestlé
Paris, 2014, 128 pages

Certains trouvent qu'il vocifère, d'autres disent plutôt qu'il chante. En fait, le coq, dans la langue française, peut aussi coquer, coqueler, coquelliner, coquilliner, et même cocoricoter. C'est Anne Marie Lauras qui l'écrit, dans un adorable livre pour toute la famille. *La fourmi cro-onde*, qui recense, avec un style et un humour fous, les mots de la langue française qui désignent les cris des animaux. On apprend ainsi que, plus habile que la corneille qui babille et cornille, le corbeau, lui, peut aussi corailler, corbeter, coualer, craquer, couaquer, voire raquer. Les deux volatiles ont cependant en commun de crailler, de crier, de croailler, de grailler, ou plus simplement de croasser, ce qui leur permet sans doute, lorsqu'ils le souhaitent, de discuter ensemble... Certains verbes désignant le cri des animaux dans la langue française n'ont cependant pas traversé l'épreuve du temps. On a bien tenté, par exemple, écrit Lauras, de faire rictier, caurir et fendrer le léopard, mais les termes n'ont pas survécu. Ils se contenteront donc, de nos jours, de félier, de siffler, de grogner, de gronder, de ronronner. Ils rugissent aussi, comme le lion, mais à ce moment, on préfère ne pas être aux alentours...

Caroline Montpetit



ÉCONOMIE

LE NÉOLIBRE-ÉCHANGE

L'HYPERCOLLUSION BUSINESS-POLITIQUE
Jacques B. Gélinas
Écosociété
Montréal, 2015, 192 pages

Réquisitoire contre les accords économiques dits « de deuxième génération », qui portent aussi sur les services et les investissements, cet essai du sociologue Jacques B. Gélinas, pauvre en éléments originaux, dénonce « l'hypercollusion business-politique, inhérente aux accords de néolibre-échange, [qui] a donné naissance à une classe politique totalement déresponsabilisée de ses devoirs de garante et protectrice du bien commun ». A titre de promoteurs politiques de ces accords, les Mulroney, Parizeau, Landry, Bouchard, Bourassa et leurs suivants sont sévèrement critiqués. Pour conjurer les périls environnementaux et démocratiques engendrés par ce néolibéralisme destructeur de la vie en société, Gélinas plaide pour le coopérativisme, affirmant ainsi que le capitalisme ne doit pas être le fin mot de l'histoire, si on veut qu'elle se termine bien.

Louis Cornellier

Le Canadien : entre le réel et le symbolique

LOUIS CORNELLIER



Des fois, de plus en plus souvent, je me dis : « C'est assez, j'arrête. » Je suis le hockey de la Ligue nationale depuis 40 ans. Comme Jonathan Bernier, du *Journal de Montréal*, qui signe *Sur le beat du Canadien*, je peux affirmer que, « d'aussi loin que je me souviens, le hockey a toujours fait partie de ma vie ». Dans ma jeunesse, j'ai pratiqué ce sport dans de petites ligues et, surtout, en bottes, dans la cour de mon voisin et ami. Mes plus beaux souvenirs de hockey, d'ailleurs, me viennent de ces joutes amicales et désorganisées. Je m'attriste de constater qu'elles semblent en voie de disparition.

J'ai d'abord été un partisan du Canadien et un admirateur de Guy Lafleur, avant de devenir un incondicional des Nordiques. Quand ces derniers ont quitté Québec, en 1995, je suis revenu vers le Canadien. Or, j'avais grandi, étudié et réfléchi. Ce n'était plus pareil. J'ai continué à suivre l'équipe, par la télé et les journaux, mais l'enthousiasme avait été remplacé par l'habitude.

Aujourd'hui, je regarde les matchs en coupant le son de la télé, pour pouvoir lire en même temps. Je me demande pourquoi je continue. Cet univers incarne une foule de valeurs que je déteste : le darwinisme social (pas de pitié pour les faibles), le turbocapitalisme, le tout-à-l'anglais, la violence, le règne de la langue de bois, les bons sentiments (la charité privée) et le désert culturel (les joueurs cultivés connaissent... les cigares et les vins chers!). Quel intérêt, tout ça? Pourtant...

Une rumeur permanente

Je suis le Canadien pour rester en contact avec mon enfance, par fidélité à mes origines. Ce n'est pas le Canadien réel que j'aime, c'est le Canadien symbolique, celui qui nous réunissait, mon grand-père maternel et moi, tous les samedis soir. C'est mon enfance que je chéris, par l'entremise du Canadien. J'aime le lien social et intergénérationnel rendu possible par cette institution, malgré sa



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Guy Lafleur, un des joueurs mythiques du Canadien, lors de sa tournée d'adieu en 2010

nature commerciale.

Ce qui m'attache au Canadien est aussi ce qui m'attache aux séries *Les Boys* et *Lance et compte*, malgré tous leurs défauts : sans cette rumeur permanente que nourrit notre passion collective du hockey, je ne reconnaitrais plus le Québec.

Les « 30 épisodes marquants racontés par 30 journalistes » recueillis par Jonathan Bernier couvrent justement les 40 dernières années. Le plus ancien, évoqué par les vieux routiers Bernard Brisset et Yvon Pedneault, nous ramène en novembre 1976, au moment de l'élection du Parti québécois.

Tous les joueurs de l'équipe, à cette époque, sont canadiens, sauf un, et dix d'entre eux sont québécois. L'organisation affirme que le climat politique n'a pas d'impact dans le vestiaire — l'équipe, cette année-là, gagne tout le temps —, mais, neuf jours après la victoire du PQ, le Québécois Mario Tremblay administre une raclée à son coéquipier ontarien Pete Mahovich, dans une chambre d'hôtel de Cleveland. L'affaire fera grand bruit, même si sa nature politico-linguistique est loin d'être avérée.

L'anecdote illustre que le Canadien fait partie du tissu social québécois et que sa réalité n'est pas étrangère aux tendances dominantes. En 1976, la moitié des joueurs de l'équipe sont des Québécois franco-phones, et le PQ est élu. En

2015, le Canadien ne compte que deux Québécois (Desharnais et Parenteau) parmi ses joueurs réguliers, et le Parti libéral règne sur la province.

Des vétérans inspirés

L'épisode le plus récent raconté dans ce livre est le cri du cœur du gardien Carey Price qui, en mai 2013, se lamentait sur son statut de vedette, en manque d'anonymat. Ah, la misère des glorieux! Pour comprendre le personnage, Jean-François Chaumont, du *Journal de Montréal*, se rendra dans la réserve autochtone d'Anahim Lake, en Colombie-Britannique, lieu d'origine de Price. Ça donne une belle histoire de réussite individuelle, typique de l'esprit de notre époque. Les temps changent, le Canadien et le regard qu'on porte sur lui aussi.

Les meilleures histoires recueillies par Bernier proviennent des vétérans du journalisme sportif. Là où leurs jeunes collègues se contentent de bonnes anecdotes, les Bertrand Raymond (mort de Maurice Richard), Pierre Trudel (guerre des ondes radiophoniques à l'époque de la rivalité Canadien-Nordiques), Dave Stubbs (portrait de Jean Béliveau) et Réjean Tremblay vont plus loin, en exploitant la veine sociale ou épique.

Raymond surprend en nous apprenant que les frères Richard, Maurice et Henri, s'adressaient à peine la parole. Tremblay, comme d'habitude, brille par sa grandiloquence, en racontant le passage du Canadien à Moscou, en 1990, au moment de l'effondrement du régime communiste. Il beurre épais, comme on dit, mais

captive. J'ai découvert le journalisme en lisant Réjean Tremblay. J'avais huit ans. C'est probablement la raison pour laquelle je préfère le Canadien symbolique au Canadien réel, banal. Le premier, comme en témoigne parfois le livre de Bernier, peut être une source de bonnes histoires pour des journalistes inspirés. Le second, de plus en plus insignifiant, commercial et étranger à la culture québécoise, donne le goût d'éteindre la télé.

louisco@sympatico.ca

SUR LE BEAT DU CANADIEN
30 ÉPISODES MARQUANTS
RACONTÉS PAR 30 JOURNALISTES
Jonathan Bernier
Éditions de l'Homme
Montréal, 2015, 272 pages

L'auteur sera en séance de signatures au Salon du livre de Trois-Rivières samedi et dimanche.

BEAUGRAND

SUITE DE LA PAGE F 1

leur pain, il adhère à un progressisme solide.

Ses idées sociopolitiques s'appuient, dès lors, sur la libre-pensée en réaction à l'alliance étroite, au Québec, du clergé et des conservateurs. En 1878, son roman *Jeanne la fileuse* (Fides) traite des accidents industriels que subissent les ouvriers des filatures du Massachusetts.

Revenu au Québec, Beaugrand fonde, en 1879, à Montréal, le quotidien *La Patrie* pour défendre le libéralisme. Même si les articles y sont rarement signés, on reconnaît les idées du directeur dans la ligne politique adoptée par le journal. C'est particulièrement

vrai lorsque la rédaction précocise l'enseignement obligatoire, gratuit et laïque, heurtant ainsi le clergé de plein fouet.

La chasse-galerie

L'évêque de Montréal s'inquiète des audaces de *La Patrie*, surtout, en 1884, lorsqu'il y lit l'écrivain anticlérical Arthur Buies, le plus prestigieux des collaborateurs avec Louis Fréchette, autre homme de lettres au libéralisme inné. Mais Beaugrand le rassure un peu. Il conçoit son quotidien moins comme une feuille de combat que comme un journal d'information idéologique orienté avec finesse, à l'instar de la presse nord-américaine de langue anglaise.

Comme ailleurs sur le continent, la publicité occupe beaucoup d'espace dans *La Patrie* et enrichit son propriétaire et directeur, qui se rapproche en

même temps du milieu anglophone montréalais, aidé par sa femme, Eliza Walker, d'origine américaine et de foi protestante. Ce qui n'empêche pas Beaugrand de continuer à souhaiter que le Canada se libère du joug britannique et de reprocher à un chef libéral, Honoré Mercier, de faire trop de concessions aux conservateurs et au clergé.

Quand le journaliste occupe la mairie de Montréal de 1885 à 1887, les conservateurs canadiens-français le décrivent, avec démagogie, comme « le maire des Anglais » et lui reprochent d'imposer la vaccination lors de l'épidémie de variole. Mais en 1900, six ans avant sa mort, l'écrivain célèbre, dans *La chasse-galerie, légendes canadiennes* (Fides), la culture populaire de ceux qu'il a tant voulu, grâce à la presse de langue française, faire accé-

der à la modernité.

Avec beaucoup de pertinence, Warren estime que Beaugrand, au soir de sa vie, « était sans doute consterné de voir », que, pour la nouvelle génération, le patriotisme canadien-français s'associait au catholicisme. Comble de l'ironie, le principal responsable de ce changement, fait au nom d'un libéralisme christianisé, n'était nul autre qu'Henri Bourassa, petit-fils du libre penseur Papineau qui avait inspiré toute l'action du bourlingueur issu de Lanoraie.

Collaborateur
Le Devoir

HONORÉ BEAUGRAND
LA PLUME ET L'ÉPÉE
(1848-1906)
Jean-Philippe Warren
Boréal
Montréal, 2015, 536 pages

« L'exercice vigilant de la pensée décidée à faire face à la vie nue n'a rien à voir avec un ressassement morose et stérile. Il s'agit d'un exercice soutenu de désillusionnement, de dégrisement auquel on se consacre sans réticence parce qu'on s'est découvert de solides raisons de le faire : penser ce qui fait mal. »

– Paul Chamberland

ACCUEILLIR LA VIE NUE
FACE À L'EXTRÊME QUI VIENT

Paul Chamberland

vlb éditeur
LES ÉCRIVAINS